

HOMÉLIE 5

«C'est pourquoi souvenez-vous que vous apparteniez à la gentilité par votre naissance, que vous étiez appelés incircconcis par opposition à ceux qui sont circoncis d'une circoncision matérielle; car vous étiez en ce temps privés du Christ, séparés de la société d'Israël, étrangers à l'héritage de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans ce monde.»

1. L'amour de Dieu pour nous se manifeste de beaucoup de manières : d'abord, en nous sauvant par lui-même et de la façon qui nous est connue; ensuite, en nous sauvant tels que nous étions; enfin, en nous faisant atteindre un but aussi sublime. Oui, toutes ces choses et chacune en particulier font admirablement éclater l'amour de Dieu pour les hommes; et Paul touche à toutes dans ce qu'il écrit ici. Il a dit que Dieu nous avait sauvés alors que nous étions morts par le péché, que nous étions des enfants de colère; il dit maintenant à qui Dieu nous a faits égaux, et de là cette parole : «Souvenez-vous.» Nous avons tous la coutume, lorsque du dernier rang nous sommes arrivés au premier, ou que simplement nous sommes sortis de cette bassesse, d'oublier notre état précédent, enivrés de cette nouvelle gloire. «C'est pourquoi souvenez-vous.» Pour quelle raison ? Parce que nous avons été créés dans le but d'accomplir de bonnes œuvres. C'en est assez pour nous persuader d'embrasser avec zèle la vertu. «Souvenez-vous.» La mémoire suffit pour nous inspirer la reconnaissance en vers notre bienfaiteur. « Que vous étiez naguère dans la gentilité.» L'Apôtre rabaisse ce dont les Juifs étaient fiers, et relève ce qui paraissait humilier les Gentils, sans constituer cependant une infériorité réelle; il part des mœurs et de la vie pour persuader les uns et les autres. «Vous qu'on appelait incircconcis.» L'honneur est dans la parole, c'est quelque chose de conventionnel; au fond, ni la circoncision ni l'incirconcision ne sont rien.

«Ceux qui sont circoncis d'une circoncision matérielle, vous désignaient par ce nom; car vous étiez alors sans Christ, séparés de la société des enfants d'Israël, étrangers aux testaments de la promesse, sans espérance et sans Dieu sur la terre.» Je m'adresse à vous, que les Juifs traitent ainsi. – Mais comment, sur le point de leur montrer que c'était un bien pour eux d'avoir été mis en communication avec Israël, ne rabaisse-t-il pas de nouveau l'état des Israélites, et le relève-t-il plutôt ? – Il le relève dans les choses nécessaires; mais il le rabaisse dans ce qui n'était pas devenu le bien commun. Plus loin il ajoute : «Vous êtes les concitoyens des saints et les familiers de Dieu.» Vous voyez de quelle façon il ne les rabaisse pas; voilà des avantages appartenant à tous. Ne pensez pas, semble-t-il dire, que vous soyez le moins du monde inférieurs aux Juifs parce que vous n'avez pas reçu la circoncision et que vous êtes restés en dehors. C'était chose grave de n'avoir aucune part avec le Christ et d'être étrangers à la loi d'Israël, Mais cela ne tient pas à leur genre de vie. Ce qui leur appartenait en propre et d'une manière complète, c'était qu'ils fussent éloignés des promesses divines, sans aucune espérance d'avenir, sans Dieu dans le monde présent. L'Apôtre parle ici des intérêts célestes; il déclare aussi que les Juifs avaient pour eux la plus haute estime quant à ce qui touche à la terre. Nous voyons pareillement que le Christ consolant ses disciples, après leur avoir dit : «Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient,» ne dédaigne pas d'ajouter une raison inférieure : «Car ils ont de même persécuté les prophètes qui ont été avant vous.» En effet, cette considération est réellement inférieure; mais la pensée qu'ils étaient rapprochés et qu'ils avaient embrassé la foi, la rendait suffisante, et la montrait même revêtue de force et de grandeur. Voilà qui tient au genre de vie. Le texte ne parle pas de séparation; il porte : «Etrangers à la société.» Il ne les accuse pas de négligence; il constate qu'ils ne participaient en aucune façon. Les expressions ne sauraient être plus formelles, elles marquent un complet éloignement. Au fond, les Israélites eux-mêmes n'étaient pas non plus dans la voie, mais par défaut de courage, parce qu'ils ont abandonné les testaments, et non comme des étrangers. Quels étaient cependant les testaments de la promesse ? «Je te donnerai cette terre à toi et à tes descendants,» (Gen 13,15) et tous les autres biens annoncés. «Sans espérance et sans Dieu,» dit l'Apôtre. Les dieux qu'ils adoraient n'existaient pas; car l'idole n'est rien. «Et maintenant dans le Christ Jésus, vous qui jadis étiez bien loin, vous êtes rapprochés par le sang du Christ. Il est lui-même notre paix, il a renversé le mur de séparation et dissipé les inimitiés dans sa chair.» C'est donc une grande chose, déclare-t-il, que nous soyons rattachés aux institutions judaïques. – Que dites-vous ? Le Christ a renouvelé dans l'unité tout ce qui est au ciel et sur la terre, et vous nous parlez maintenant des Juifs ? – Oui certes, répond-il; car ce qui précède ne peut être saisi que par la foi, tandis que ceci se manifeste dans les faits mêmes.» Et

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

maintenant dans le Christ Jésus, vous qui d'abord étiez bien loin, vous vous êtes rapprochés de ce genre de vie.» Cet éloignement et ce rapprochement a lieu dans la volonté seule.

2. «Il est lui-même notre paix, il a fait que les deux choses n'en sont plus qu'une.» Que signifie cette dernière locution ? Paul ne veut pas dire que nous ayons été élevés à leur dignité, mais bien que nous et eux en avons acquis une plus grande; et cependant la meilleure part est pour nous. La promesse leur avait été faite, ils étaient déjà plus rapprochés : rien ne nous avait été promis, nous étions simplement des étrangers, «Aussi, dit-il, les nations glorifient Dieu pour la bonté qu'il leur a montrée.» (Rom 10,9) Il avait fait des promesses aux Israélites; ils s'en sont rendus indignes ; il ne nous avait pas fait de promesses, «nous étions des étrangers,» nous n'avons rien de commun avec les Juifs, et voilà que Dieu fait un même peuple de deux peuples aussi séparés, non par voie d'adjonction, qui supposerait en nous une infériorité, mais par voie d'unification. Je prends un exemple : supposons deux statues, l'une d'argent et l'autre de plomb; supposons en outre qu'on les remette au creuset, et que que les deux en sortent d'or. Encore un exemple : ce sont deux esclaves, dont l'un est adopté pour fils et proclamé comme tel, tandis que l'autre est un fugitif et ne connaît pas même son père; l'un et l'autre deviennent héritiers et même enfants par nature. Les voilà donc parvenus au même honneur, qui venant de loin, qui venant de près; et la légitimité de celui-ci l'emporte sur ce qu'elle était avant son offense. «Renversant le mur de séparation.» Quel est ce mur qui s'interposait entre eux et nous ? Les inimitiés, qu'il détruit dans sa chair rendant inutiles les préceptes légaux consignés dans les décrets. Plusieurs prétendent que la loi est le mur de séparation; et c'est pour cela que l'Apôtre en parle, la loi ne permettant pas que les Juifs se mêlent avec les Gentils. Telle n'est pas ma pensée : c'est plutôt l'inimitié qui réside dans la chair dont il entend nous donner ainsi l'image, parce que c'est là le commun obstacle qui nous sépare de Dieu, selon cette parole du prophète : «Ne sont-ce pas vos péchés qui s'élèvent entre vous et moi ?» (Is 50,2) Et rien de plus juste; l'inimitié se dressait comme un mur de séparation en face des Juifs aussi bien que des Gentils. Or, bien loin d'être détruite sous le règne de la loi, cette inimitié s'augmentait : «La loi produit la colère.» (Rom 4,15)

De même donc que par cette expression l'Apôtre n'attribuait pas tout à la loi, et laissait entendre que cela venait de ce que nous l'avions transgressée; de même ici, s'il l'appelle un mur de séparation, une source de colère, c'est parce que nous ne l'observons pas. La loi sans doute formait une barrière, mais une barrière qui les protégeait; et de là le nom de haie par lequel elle était encore désignée. Ecoutez de nouveau le prophète : «Je l'ai entourée d'une haie;» (Is 5,2) et dans un autre : «Vous avez arraché sa haie, et tous ceux qui passent par le chemin la ravagent.» (Ps 79,13) Il s'agit donc d'une protection. Voyez encore : «J'enlèverai sa haie, et elle sera foulée aux pieds.» (Is 5,5) «Il a donné la loi comme un secours,» (Ibid., 8,20) est-il dit plus loin; et ailleurs : «Le Seigneur, exerçant sa miséricorde et sa justice, a manifesté ses lois à Israël.» (Ps 102,6-7) En devenant un mur de séparation, la loi ne protège plus, elle isole de Dieu. C'est la différence entre le mur de séparation et la haie. Paul le fait encore mieux comprendre en parlant des inimitiés que le Christ détruira dans sa chair, et de l'abrogation des préceptes légaux; car c'est ainsi qu'il protège. Et ce n'est pas le seul moyen par lequel il a mis fin à la loi; il l'a de plus abrogée en l'accomplissant. Pourquoi serions-nous, eu effet, obligés à l'observer de nouveau, si nous sommes délivrés de la première transgression ? Ce serait toujours à recommencer. Mais non, il a brisé cette chaîne en rendant inutiles par sa doctrine les préceptes légaux. Ô ciel ! quelle bonté pour les hommes ! Il nous avait donné une loi, apparemment pour que nous y fussions fidèles; et puis, parce que nous l'avons transgressée, quand il s'agirait de nous punir, voilà qu'il abroge la loi même. On dirait un père qui, après avoir confié son enfant à un maître, voyant ensuite que cet enfant n'obéit pas, l'affranchit de cette autorité et le retire. Inexprimable amour !

Que signifient cette expression : «Rendant inutiles par sa doctrine ... ?» En parlant ainsi, l'Apôtre établit une grande différence entre les préceptes et cette doctrine, soit que par ce dernier mot il désigne la foi, par laquelle seule nous avons été sauvés, soit qu'il entende la loi morale au sujet de laquelle le Christ disait : «Et moi je vous dis de ne vous irriter en aucune sorte.» Le premier sens revient à cette première proposition : Si vous croyez que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés; et le second, à celle-ci : «La parole est près de vous, elle est dans votre bouche et dans votre cœur.»

3. N'allez pas dire : Qui montera dans le oie! ou qui descendra dans l'abîme, ou qui l'a retiré d'entre les morts ? Aux pratiques extérieures il a substitué la foi. Pour sauver les hommes d'une manière évidente et sûr, lui-même a subi le châtement, et puis il leur a demandé la foi par le moyen de sa doctrine. «Afin d'établir les deux en lui-même et d'en faire un seul homme nouveau.» C'est donc manifeste, le Gentil ne devient pas Juif, mais l'un et

l'autre changent d'état. Ce n'est pas non plus pour que le second devienne le premier qu'il a invalidé la loi, c'est pour faire des deux une créature nouvelle. Vous voyez à chaque fois cette idée de création, et non celle de changement : c'est nous apprendre là puissance de l'œuvre qui s'est accomplie; une telle création n'est pas inférieure à celle qui frappe nos regards, et nous n'avons pas à nous éloigner désormais des objets sensibles. «Pour édifier les deux en lui-même,» a dit Paul. Lui-même s'est chargé de l'œuvre, il ne s'en est pas reposé sur un autre; après avoir jeté les deux dans le creuset, il en a fait sortir une merveilleuse unité, lui-même étant le type de cette création, de beaucoup supérieure à la première. Voilà ce que signifie ce mot, «en lui-même.» Il s'est donné pour forme et pour modèle. Saisissant d'une main le Juif, et de l'autre le Gentil, se posant ainsi comme intermédiaire, il les a merveilleusement unis, il a fait disparaître les différences, et puis il les a de nouveau façonnés d'en haut par le feu et l'eau, non par l'eau et la terre, mais par l'eau et le feu. Le Juif a été circoncis, le Juif a été maudit; le Gentil a été mis au-dessus de la loi, au-dessus de ce que furent jamais les Gentils et les Juifs. «En un seul homme nouveau, poursuit le texte, faisant la paix,» pour eux, soit avec Dieu, soit entre eux-mêmes.

Si les uns fussent demeurés Juifs et les autres Gentils, l'union était impossible; si, des deux côtés, ils n'étaient pas sortis de leur ancien état, comment seraient-ils parvenus à une condition supérieure ? Le Juif s'unit avec le Gentil quand l'un et l'autre embrassent la foi : deux maisons existaient, et puis une autre admirablement grande et belle, s'élevant au-dessus, et les hommes n'ont pu s'apercevoir qu'en montant à cette hauteur. «Faisant la paix,» mais surtout avec Dieu; et ce qui suit le montre. Qu'est-il dit, en effet ? «Pour réunir les deux en un seul corps, en Dieu même, par le moyen de la croix.» C'est évidemment une seconde union, une réconciliation; ce qui fait entendre que la nature humaine était facilement unie, dans les saints qui vivaient avant la loi. «En un seul corps,» le sien, «en Dieu même.» Comment cela se fait-il ? C'est quand il subit sur la croix la peine que nous avons méritée. «Exterminant les inimitiés en lui-même.» Rien de plus exact, rien de plus magnifique que cette expression. Sa mort a tué la haine qui pesait sur nous, elle l'a brisée et détruite, sans auxiliaire aucun, non-seulement par l'action, mais encore par la souffrance. Il n'est pas dit que la haine se soit calmée ou dissipée; non, elle est tuée, si bien qu'elle ne saurait renaître : on ne peut rien imaginer de plus fort. Mais comment alors renaît-elle ? Par notre inépuisable perversité. Tant que nous demeurons dans le corps du Christ, tant que nous lui sommes unis, elle ne renaît pas, elle reste morte. Disons mieux, ce n'est pas celle-là qui se relève, qui se relèvera jamais; si nous en enfantons une autre, n'en accusons pas celui qui l'a tuée et détruite, ne nous en prenons qu'à nous. La prudence de la chair, comme parle l'Apôtre, est ennemie de Dieu. N'ayons aucune pensée charnelle, et nulle autre haine ne naîtra, la paix sera permanente.

4. Songez quel mal nous commettons quand nous revenons à la haine, après que Dieu a tout mis en œuvre pour nous maintenir dans l'union. Pour celle-là plus de baptême, mais les feux de l'enfer; plus de rémission, mais un jugement inflexible. La prudence de la chair, c'est la mollesse, c'est la volupté; la prudence de la chair, c'est l'avarice, c'est tout péché quel qu'il soit. Et pourquoi cette dénomination : prudence de la chair, la chair ne pouvant rien faire sans l'tune ? Paul n'accuse pas ici la chair, pas plus qu'il n'accuse l'âme lorsqu'il appelle «l'homme animal;» (I Cor 2,14) il nous fait entendre que ni l'âme ni le corps ne peuvent par eux-mêmes et sans le secours d'en haut rien accomplir de généreux et de grand. Aussi désigne-t-elle par la seconde expression ce que l'tune opère d'elle-même, et par la première ce qui tient plus directement : au corps. Ce n'est pas que ces choses soient mauvaises de leur nature, c'est qu'elles se dépravent sans cette protection du ciel. Les yeux sont une belle chose; et cependant si la lumière vient à leur manquer, ils sont la cause de mille maux; ce qui vient de leur faiblesse, et non de leur nature. Si les choses de la nature étaient essentiellement mauvaises, nous ne pourrions jamais en user pour un bien; mais non, il n'est pas de mal naturel. Qu'appelons-nous donc pensées charnelles ? Les péchés. Quand la chair domine et s'élève au-dessus de son guide, elle enfante d'innombrables malheurs. La vertu de la chair, c'est d'obéir à l'âme, et sa dépravation, c'est de lui commander. De même qu'un cheval ne montre toute sa force et toute sa beauté que sous une main habile; de même la chair n'est réellement belle que lorsque nous réprimons ses écarts. Un cocher n'est rien non plus sans la science, ou plutôt il occasionne alors des maux encore plus grands. Il faut donc déployer une complète vigilance : cette vigilance de l'esprit rend le cocher plus fort, elle embellit le corps en même temps que l'âme.

Tant que l'âme est dans le corps, elle fait qu'il nous apparaît beau; mais, dès qu'elle le prive de son action et se retire, c'est comme si le peintre confondait les couleurs, une grande laideur se manifeste, et chaque partie de ce tout s'altère et se précipite vers la destruction :

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

aussi quand l'esprit abandonne le corps et l'âme, tout se détériore et la difformité fait de rapides progrès. De ce que le corps est inférieur à l'âme, ne le maudissez donc pas; car, de mon côté, je n'admets pas qu'on maudisse l'âme, parce qu'elle ne peut rien sans l'esprit. S'il est quelque chose à dire, c'est que l'âme mériterait plutôt d'être accusée, le corps ne pouvant commettre aucun mal sans l'âme, tandis que l'âme en commet beaucoup sans le corps. Alors que celui-ci dépérit et n'a plus aucun élan, celle-là déploie souvent une grande activité : voilà comment les sorciers, les magiciens, les empoisonneurs et toutes les passions haineuses travaillent à le consumer. La volupté n'est pas non plus nécessitée par le corps; elle provient de l'indolence de l'âme : la nourriture est une nécessité du corps, et non point les délices. Si je veux employer un frein puissant, je rendrai le cheval docile; au lieu que le corps ne peut arrêter l'âme dans la route du mal. Pourquoi donc, je le demande encore, cette dénomination de prudence de la chair ? C'est que la chair est la cause de tout. Quand c'est elle qui prévaut, on tombe dans le péché : elle éteint les lumières de l'esprit et renverse l'empire de l'âme. Par conséquent, la vertu du corps consiste bien réellement dans son obéissance à l'âme; par elle-même celle-ci n'est ni bonne ni mauvaise.

Que ferait le corps par lui-même ? Il n'est bon que par l'union, il n'est bon que par l'obéissance; de soi il n'est ni bon ni mauvais, il peut servir au bien comme au mal; il est indifférent à l'un comme à l'autre. Le corps éprouve la concupiscence, mais ne désire nullement la fornication ou l'adultère; il demande l'alimentation, et non les délices; il veut être abreuvé, et non enivré. Que l'ivresse, par exemple, ne soit pas demandée par le corps, c'est évident; il ne retient pas plus de boisson, quand vous avez dépassé les bornes; vous n'êtes plus alors dans le domaine du corps, tout vient de l'âme qui se précipite dans la matière, et se matérialise elle-même. Le corps est bon, moins toutefois que l'âme. Bien que le plomb soit inférieur à l'or, ce n'est pas à dire qu'il soit inutile, il est même nécessaire comme moyen de cohésion. Pareillement le corps est nécessaire à l'âme. Un enfant, de quelque noble extraction qu'il soit, a besoin de quelqu'un qui le soutienne : ainsi l'âme a besoin du corps. Et ne vous étonnez pas que j'aie recours à de semblables comparaisons. Quand nous disons d'une chose qu'elle est puérile, ce n'est pas l'âge lui-même que nous attaquons, mais bien ce qui le rappelle hors de propos : ainsi parlons-nous du corps. Il dépend au reste de nous de n'être pas dans la chair ni sur la terre, nous pouvons être dans l'esprit et dans les cieux. Se trouver dans un lieu ou dans un autre, ce n'est pas tant affaire de position que d'affection. Souvent un homme est là, et nous lui déclarons le contraire, puisque nous lui disons : Vous n'êtes pas ici. Bien plus, nous allons jusqu'à dire, et tout aussi souvent : Vous n'êtes pas en vous-même, je ne suis pu en moi-même. Quoi cependant de plus matériellement vrai que la présence de l'homme en lui-même ? et cela ne nous empêche pas cependant de la nier. Soyons donc en nous-mêmes, au ciel et dans l'esprit; demeurons dans la paix et la grâce de Dieu, de telle sorte que, débarrassés des liens terrestres, nous puissions acquérir les biens qui nous sont promis, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.